

Mademoiselle Nina,
au Chat Bleu

Patrick Bernard Brulé

À Maurice, Auguste, Marguerite, étranges homonymes familiaux, qui m'ont accompagné tout au long de la rédaction de cette pure fiction.

À Philippe, mon frère, dont l'aide fut très précieuse pour la composition de cette couverture.

À Philippe Borell.

Chapitre 1

Fin août 1909...

- Ma chère Marguerite, nous pouvons enfin souffler !

Les rayons du soleil couchant filtrent à travers les volets rabattus de la fenêtre du bureau, la pièce se teinte de rouge et d'ocre. Les fins de soirée à Lyon, en ce mois d'août, sont caniculaires. Si on ne veille pas à rechercher l'ombre, la chaleur s'engouffrerait à travers les carreaux et donnerait une température insupportable dans toutes les pièces de l'appartement. Il y a des années de pluie, des années de sécheresse, cette année 1909, c'est l'été. On se liquéfie sur les trottoirs à la chaleur des larges dalles de pierre chauffées par le soleil.

Le peu de bagages à déménager, durant cette journée d'août, était suffisamment lourd pour avoir eu raison des forces du père comme de celles du fils. Entre le linge et la bibliothèque, Maurice n'a pas fait de détails, il a tout emporté ! Plus une trace de son passage chez ses parents. Sa chambre est vide maintenant : c'était celle de sa sœur aînée, Marcelle, partie il y a deux ans enseigner le français au lycée de Grenoble. Elle avait pris sa bibliothèque et sa chambre, elle aussi, car vivre sans ces repaires est chose impossible dans cette famille d'intellectuels. Maurice occupait seul cette chambre depuis deux ans, privilège du droit d'aînesse, alors

que les petits se partageaient, à trois, l'autre pièce. Un bruit sourd réveille la maison bercée d'une douce somnolence, on identifierait un meuble qu'on glisse sur le parquet !

- Lili, est-ce toi ? Qu'est-ce que tu trafiques ? Fais moins de bruit, je voudrais me reposer un peu ! Je suis fourbu !

L'homme qui parle s'appelle Auguste, il est professeur à la faculté de Lettres de Lyon, autant dire un cérébral que les activités physiques épuisent au plus haut point. Il ne voudrait point déménager ses enfants toutes les semaines.

- Mais, père, j'emménage dans la chambre de Maurice, ne suis-je pas l'aînée maintenant ? J'ai décidé de placer mon lit le long du mur de la chambre des petits. J'ai bientôt fini.

- Ne perds pas de temps ! Fais vite, je rêve de calme. Claudine ! Aidez la petite Lili au lieu de pleurer le départ de Maurice, vos pleurs ne le feront pas revenir.

Dans cette famille, à chacun de jouer au grand lorsque cette pièce se vide. C'est au tour de Lili de prendre son indépendance, depuis le temps qu'elle attend ce beau jour, elle veut faire comme son frère aîné Maurice, il y a deux ans. Elisabeth répond au petit nom de Lili, elle est de cinq ans sa cadette. À cet âge, les années et même les mois comptent. Madeleine et le petit Jean, âgé de quatre ans, attendront leur tour. Auguste se repose dans son fauteuil en cuir à haut dossier, il somnole après cet effort surhumain pour un intellectuel, Marguerite, assise à ses côtés, le regarde, attendrie de tant d'efforts, elle tricote.

- Je suis fatigué mais heureux. Si ma petite femme chérie voulait m'apporter mes chaussons d'intérieur, je la comblerais de bonheur à la première occasion. Au fait, je n'ai pas eu le temps de vous le dire, ma chère, mais Maurice est invité à dîner ce soir même !

- Déjà, le premier soir ! Il n'est vraiment pas en retard celui-là. Aura-t-il envie de revenir de temps en temps à la maison ? J'en doute !

- Invitée par sa logeuse... ne vous fâchez pas ! Elle n'a plus vingt ans ! Un petit billet était posé sur le bureau de sa grande pièce, elle y a ajouté ces trois mots : « pour faire connaissance ». Il est son invité. Rassure-toi, vu sa faible pension, elle ne recommencera pas de sitôt, Maurice a trop bon appétit. Et puis, je ne pense pas que cela amusera beaucoup Maurice de souper en tête-à-tête avec une veuve qui a l'âge de sa grand-mère du Poitou. Je compte sur mon fils pour dénicher de belles et jolies filles, c'est de son âge maintenant.

- N'exagérez pas, votre belle-mère a de beaux restes !

- J'en conviens, mais des restes tout de même ! dit-il l'œil malicieux. Pensez surtout à remercier votre amie Chonchon pour lui avoir trouvé cette chambre, elle est vraiment à deux pas de la faculté. On sent bien que sa logeuse a besoin d'argent, mais qui n'a pas besoin d'argent en ce moment où la vie coûte si cher !

- Question finance, avez-vous fait le point avec votre fils ? Les histoires d'argent sont une affaire d'homme.

- Ne vous inquiétez pas, Maurice ne manquera de rien. Je dépose, sur son compte, en banque, son argent pour le mois. Pour les dépenses, que je qualifierai de « dépenses exceptionnelles », il saura me les réclamer, comme il le fait déjà en ce moment, je lui fais confiance pour cela. A ce poste de sortie, on peut additionner son inscription à la fac, avec l'assurance et ses dépenses de maladie par exemple. Il est d'accord. Comme je lui ai dit, un petit mot dans la boîte aux lettres ne dérangera personne.

- Bien ! C'est une bonne chose de faite !

- Vous avez l'air contente qu'il s'en aille !

- Non, je n'ai pas dit cela. Je suis comme vous, je souffle car tenir le ménage avec cinq enfants n'était pas de tout repos. Vous semblez ne pas vous en rendre compte. Le second parti, la vie à la maison va devenir plus calme. Les allées et venues des camarades, garçons ou filles, vont cesser. Je vous avoue

que j'avais peur de l'influence de certaines des filles sur notre petite Lili, filles que votre fils n'hésitait pas à inviter à l'appartement les jours où vous étiez retenu à la faculté, je ne disais rien, c'est votre garçon. Pour moi, ce jour est le premier de notre famille. J'ai le droit de souffler, moi aussi, très heureuse de nous retrouver tous les cinq pour la première fois ! Maurice vole de ses propres ailes. Ce garçon est doué. Il a toujours été brillant et quitter l'appartement des parents va lui permettre de s'épanouir, sans avoir toujours son père sur le dos, corrigeant ses devoirs, le faisant travailler et répéter ses leçons. Vous ne vous en rendiez peut-être pas compte, mais vos relations étaient tendues ces derniers temps, cette chambre en ville tombe à pic. Les études des enfants c'est votre affaire, quoi de plus normal lorsqu'on a épousé un professeur. De mon côté, nous sommes plutôt terriens, cultivant la vigne avec plus ou moins de bonheur selon les années. Durant les longues soirées d'hiver, ma mère et mon père nous apprenaient les bonnes manières, nous chantions, et jouions du piano. La journée, nous montions à cheval. J'espère bien leur faire partager ce que j'ai appris, vous gardant le soin de faire de même avec les belles lettres et la littérature qui vous passionnent tant.

Auguste a retiré ses chaussures et enfilé ses chaussons de réception, même s'il n'est plus question de recevoir à cette heure à son domicile un étudiant, un confrère ou même un lecteur, admirateur de ses nombreux ouvrages parus. Les deux valises portées cet après-midi étaient diablement lourdes, ses bras meurtris soulèvent avec peine la « Revue musicale de Lyon », journal à l'écriture duquel il participe activement. La tête est fatiguée. Avec l'âge, le cheveu, devenu rare sur le devant, dégage bien le front, des petites lunettes cerclées sur le bout du nez, une moustache sur la lèvre supérieure et une barbichette au menton finissent de lui donner un air que tout intellectuel se doit d'avoir en ce début de siècle. Marguerite s'est assise dans l'autre fauteuil, elle l'écoute sagement,

s'octroyant une petite pause dans ses activités familiales par cette grosse journée de chaleur. Elle prépare le trousseau des deux filles qui vont bientôt reprendre le chemin de l'école. Même si une couturière vient à domicile, une fois par semaine, il y a toujours des points sur les hauts de chausse, des retouches, du raccommodage à effectuer. Rien ne se jette dans la famille, son mari n'aimerait pas voir gaspiller, trop de gens mendient en ce moment.

- Vous éprouvez aussi le besoin de souffler ! Vous savez, je devrais faire un peu de sport. A mon âge, si je ne m'entretiens pas, je vais vite devenir impotent. Une simple valise dans chaque bras sur quelques kilomètres et je n'ai plus de membre.

- Il est vrai que votre porte plume est moins lourd !

- A chacun ses armes. Savez-vous qu'une plume peut faire aussi mal qu'un fusil ?

Ecrire : il sait faire. C'est bien la seule chose qu'il sache faire, écrire et publier, car à quoi cela lui servirait-il d'écrire si personne ne le lisait ! Il a cette passion en lui. Il regarde sa femme, il est heureux :

- Comme vous le disiez tout à l'heure, nous voilà enfin, tous les deux, ma chère Marguerite... avec nos trois enfants, bien sûr ! J'adore mes petits chérubins. Les filles sont bien parties pour être des intellectuelles comme leur grande sœur... et notre petit Jean : de lui, j'ai l'intention de faire un surdoué des Lettres. Je mettrai beaucoup d'applications à suivre son travail. Avez-vous un petit air de musique pour me combler, de la vraie musique celle que j'aime ? Mais où sont les petits ? Je ne les entends plus !

- Ne vous inquiétez pas, ils ne sont pas loin vos chers petits. Je les ai conduits, moi-même chez notre voisine de palier, Jean voulait jouer avec son petit camarade. Cela vous a permis de vous reposer. Lili avait entrepris un véritable travail de déménagement, elle traînait les meubles sur le sol dans un

vacarme assourdissant, j'ai préféré l'arrêter et l'expédier, avec les autres, chez notre voisine. Elle s'est fait tirer un peu l'oreille mais je lui ai promis de l'aider à finir de s'installer lorsque vous serez bien reposé.

Marguerite s'est levé de son fauteuil, elle s'approche de la fenêtre comme pour prendre une bouffée d'air, elle tend un bras vers son mari, l'autre est replié sur sa poitrine, elle inspire profondément, des notes graves, profondes, sortent de son corps si frêle, les premières mesures de Tannhäuser, son morceau préféré, il en connaît la moindre respiration, Auguste ferme les yeux, son visage se repose, ses muscles se détendent. Une petite nostalgie l'envahit, il aime cette musique, celle de son enfance dans le petit village d'Alsace de Fegersheim où son père était instituteur lorsque ces sales Boches sont arrivés...

- Auguste ! Auguste ! Voulez-vous une tisane ?

- Je m'assoupissais ? J'ai même dû dormir. Ai-je ronflé ?

- Oui, un petit peu, ce n'est rien. Vous vous êtes tellement épuisé à porter ces valises trop lourdes pour vous. A quoi rêviez-vous ?

- A Wagner, je pensais au festival de Bayreuth et à ma marche à pied pour m'y rendre, c'est toujours un beau pèlerinage pour moi ; j'y retournerai l'année prochaine ; faites-moi penser à écrire à Cosima Wagner, elle accorde beaucoup d'intérêt aux conférences que je donne sur son mari. Elle est si gentille, elle m'invite toujours à passer la voir à Bayreuth. Il faudra que j'y aille, en plus quelle belle femme !

Marguerite rougit et baisse la tête comme si une maille venait de s'échapper de son aiguille, elle passe des heures à tricoter à côté de son mari plongé dans ses écrits. De temps en temps, il lui demande son avis, elle ne répond pas toujours avec beaucoup d'à propos, mais Auguste est si pointilleux, si minutieux, qu'elle ne lui en veut pas. Mais lorsque son mari chéri parle d'autres femmes, elle a un petit pincement au cœur.

- Vous avez l'air soucieux, mon ami, dit-elle d'un ton très doux.

- Est-ce de penser qui me rend soucieux ? ou Maurice, mon fils, qui nous quitte aujourd'hui !

- Oui, et alors, il faut bien qu'il s'émancipe un peu !

- Oui, bien sûr, mais cela me rappelle le jour où j'ai quitté mes parents, ce jour là, j'ai quitté définitivement mon Alsace. J'entends encore les bottes des Boches résonner sur le pavé, comment oublier ? Et est-ce que j'ai envie d'oublier ? Je ne sais même pas !

- Auguste ! Vous étiez bien plus jeune que votre fils ! Il a dix-neuf ans, ne l'oubliez pas !

- Oui, j'en avais dix de moins. Je m'en souviens comme si c'était hier. Papa est venu me voir dans ma chambre et il a pris un air solennel pour me dire : « Mon fils, la France a déclaré la guerre à l'Allemagne, notre voisin, depuis déjà quelques mois et nous avons perdu. Nous voilà tous Allemands, je ne peux le supporter. Ta mère et moi avons décidé de t'envoyer en France faire tes études, tu seras pensionnaire. Nous allons faire tous les papiers nécessaires pour que tu abandonnes la nationalité allemande qui nous est imposée depuis que nous sommes envahis, tu reprendras ta nationalité française, la France est un si beau pays, c'est notre pays ! ».

- Pourquoi remuez-vous tout cela, aussi subitement, aujourd'hui ?

- Mais parce que Maurice est parti !

- Mais il est à Lyon à deux kilomètres à peine de la maison !

- Oui, vous avez raison, mais je suis son père et c'est une part de moi qui s'en va.

- Et moi alors ?

- Vous, ce n'est pas pareil.

- Mais alors ce ne sera jamais pareil ? Je ne devrais donc jamais ressentir ce que vous ressentez. Mais il y a quinze ans que nous sommes mariés, Auguste, vous comprenez cela !

Marguerite parle calmement, essayant de faire entendre raison à son mari, si gentil, si prévenant, mais les sombres idées reprennent le dessus. A chaque fois qu'elle le voit soucieux, à chaque fois qu'elle peut lire dans ses pensées, elle n'y trouve aucune réponse, plus encore, il s'installe entre eux une certaine difficulté à échanger. Auguste ne parlait pas de lui, le sujet était clos dès le départ. Alors que peut-elle faire, le passé est le passé et elle ne peut l'aider sur ce qui ne la concerne pas... ou presque pas !

- Moi aussi, j'ai mon passé, et je l'ai payé assez cher, neuf ans, neuf longues années, ajoute-t-elle.

- Oh! Marguerite, je vous en prie. Si c'est pour me dire que le phylloxera vous a ruiné et que c'est pour cela qu'un petit professeur de lettres, immigré de surcroît, a débarqué dans votre famille, je connais la suite...

Auguste a raison. Ce départ de Maurice ravive de bons et de mauvais moments, il se revoit dans sa chambre à Bordeaux, un abbé frappant à sa porte pour lui faire part de bonnes choses en lui parlant d'une famille poitevine qu'il connaît bien pour être en parenté avec elle. Il l'entend commencer ainsi l'histoire, devenue son histoire : « Dans cette famille, il y a le père, Edouard, petit-fils de médecin, de la haute bourgeoisie du Poitou, exploitant ses terres, tirant des revenus très confortables de ses propriétés. Il y a la mère, Sophie, dont l'origine du nom vient d'Angleterre, une dérive du nom de "by love". Elle aurait eu une ascendante connue en la sœur de André Chénier ». Et l'abbé continuait avec de belles envolées, il voulait le convaincre de venir avec lui rencontrer monsieur, madame et leurs enfants, enfin surtout les deux filles, les deux dernières, Jeanne et Marguerite, il insistait : « André Chénier, le poète ! Vous, homme de lettres, rappelez-vous ».

Et l'abbé, appartenant à cette belle famille troquait, un instant, sa soutane pour revêtir l'habit d'acteur déclamant durant de longues minutes, un monologue : « On est le 25 juillet 1794 aujourd'hui : le jugement. André ne s'en sortira

pas, les accusations sont trop graves, son dernier pamphlet contre les "coupeurs de têtes" a fait grand bruit à Paris. Son Roi emprisonné, il voulait se montrer au peuple, sans manifester une quelconque inquiétude, ni s'isoler, mais parader avec les manifestants. Sa dernière réunion le soir où la moitié des royalistes ne sont pas venus s'est transformée en guet-apens. Attendu à la sortie, il a été emmené immédiatement à la conciergerie, aujourd'hui il sort mais menotté par les gardes pour être présenté à ses juges. Après le réquisitoire de Fouquier-Tinville, aucun de ses avocats ne se lève pour assurer sa défense ; il faut aller vite, ils sont vingt-cinq accusés, la charrette, bien pleine, est prête à partir ».

Il a écouté cette histoire avec attention même si elle ne l'intéressait guère, mais il voulait savoir où l'abbé voulait en venir en parlant de tout cela. Il se rappelle, avec quels gouaille et entrain l'ecclésiastique poursuivait demandant à ce qu'il ne l'interrompît point : « Sur la place de la Nation, se dresse l'arme redoutable d'efficacité inventée par Monsieur Guillotin. André Chénier monte le second, ficelage sur la bascule, le cou enserré dans la lunette, il est dix-huit heures, la tête tombe. Le bourreau ne prend pas le temps de la montrer au peuple qui la réclamait que le troisième est déjà installé. La lame ne refroidit pas. Le sept thermidor, le surlendemain, Robespierre est renversé. On est le 25 juillet 1794. Drame dans la famille ».

- Je vous ressers de la tisane, mon chéri ! s'enquiert Marguerite voyant son mari perdu dans ses songes.

Auguste esquisse un sourire.

- Ah ! Je préfère vous voir comme cela, qu'est-ce qui vous fait sourire ? Allez-vous me le dire ?

- Vous voulez savoir !

- Quinze ans de mariage, j'ai gagné le droit de savoir !

- Je me revois dans ma chambre. Vous savez que votre père Edouard avait une petite idée derrière la tête lorsqu' il a demandé à l'abbé, en contact avec les étudiants de Bordeaux et curé de la famille, de lui rendre un petit service. Il lui a dit à

peu près ces mots : « Vous qui allez souvent à Bordeaux, trouvez un parti pour ma fille, mais un parti qui ne regarde pas sur la dot ! ». Vous rappelez-vous que le phylloxera avait fait de gros ravages. Cet insecte, arrivé dès 1865 en France, a provoqué une grave crise dans le vignoble européen, le Poitou n'a pas échappé à la règle et en, dix ans, la vigne a été dévastée.

- Oui, mon père m'a raconté une fois seulement cette histoire, lorsque j'étais adolescente. Il prenait une voix grave et digne pour dire : « Si l'on veut conserver le peu qui reste, il faut arracher ». La vigne n'existait plus, il fut ruiné, nous fûmes ruinés. Mon père vendit alors son hôtel particulier parisien, annula la location de sa loge à l'Opéra, et essaya de rééquilibrer ses rentes pour assurer le minimum à sa famille, gardant encore quelques fermes et biens mais dont l'exploitation s'avérait fort difficile. Il m'a dit qu'il ne pouvait plus, pour Jeanne et moi, faire un « beau » mariage, car il n'y avait plus d'argent pour nous doter. Je lui avais répondu que ce n'était pas grave, que j'épouserai ainsi l'homme que j'aimerais... il souriait. Alors, je me mettais au piano et Jeanne prenait le chant, et nous essayions ainsi d'agrémenter nos soirées. Et c'est ainsi qu'un dimanche de printemps avant l'office de onze heures, j'entends encore maman nous interpeller, ma sœur et moi : « Mettez deux couvert de plus ce midi, nous invitons l'abbé après la messe à venir partager notre repas ». Mais pour qui était la deuxième assiette ?

Marguerite pose la question en jetant un regard malicieux à son cher mari, Auguste.

- Pour moi, bien sûr ! Vous n'avez pas arrêté de me dévisager pendant l'office ! Vous pensiez que je ne m'en étais pas aperçu ? Toute l'église me dévisageait, il est vrai que dans vos campagnes, il ne se passe pas grand-chose. La messe terminée, j'attendais sagement que l'abbé vous rejoigne pour m'inviter à monter dans la calèche avec vous. C'est lui qui a pris la parole le premier pour dire à votre père : « Monsieur

Edouard, je vous présente le jeune Auguste, le professeur dont je vous ai parlé, il va partager notre déjeuner et il vous remercie de votre invitation ». Avant même que je n'aie pu m'exprimer, il faisait lui-même les questions et les réponses.

- Oh ! L'abbé venait manger presque tous les dimanches et l'on dissertait sur les lectures et l'homélie du jour, et ce dimanche là n'a pas failli à la règle, la seule différence était cette assiette en plus ? Ce jour-là, maman avait placé l'abbé à sa droite et vous à sa gauche, comme le veut la préséance, mon père était très à cheval sur les principes ; il a pris à sa droite Jeanne sa fille aînée, m'a prise à sa gauche, mon petit frère André se plaçant en bout de table entre Jeanne et vous. J'ai bien remarqué que ce jour-là, après les sempiternelles réflexions sur la pensée du jour, il fut plutôt question de vous. Vous fûtes assailli de questions, mon pauvre, vous deviez bien vous demander dans quelle famille vous tombiez. Bien sûr, vous nous avez parlé de votre Alsace, de l'Allemagne aussi. Vous nous avez raconté comment vous avez obtenu votre certificat de dénationalité, au nez et à la barbe des Allemands, vous étiez si fier. Je croisais souvent votre regard et regardais Jeanne qui n'osait lever les yeux sur vous. Rappelez-vous l'abbé nous a même surpris nous regardant fixement, seul mon père faisait mine de ne rien voir.

- Oui, qu'il était doux ce jour ! Qu'elle était belle cette matinée ! Si elle pouvait recommencer, tout changerait peut-être... ajoute Auguste très mélancolique.

- Oh ! Je ne sais pas si vous pouviez changer grand-chose ?

- Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'abbé ne m'avait pas menti, vous étiez ravissantes dans ces robes blanches à dentelle, toutes les deux suspendues à mes lèvres, guettant le premier mot d'esprit qui en sortirait. Je dois dire que ce rôle m'allait bien. Et puis, je ne vous l'ai jamais dit mais le soir même à Bordeaux, l'abbé frappait encore à ma porte. J'étais dans ma petite chambre d'étudiant sous les toits du 2 rue des

Bories, la rue fait le coin avec le quai des Chartrons. Juché sur mon tabouret de cuisine, je contemplais par la fenêtre les bateaux qui accostent au port de la Lune, le grand port marchand de Bordeaux. Il y avait beaucoup de trafic pour un dimanche soir. Dans ma tête, les idées se mélangeaient. Je pensais à la poignée de main ferme que votre père m'avait donnée sur le seuil de la maison en me disant : « Enchanté d'avoir fait votre connaissance, nous espérons bien, ma femme et moi, avoir à nouveau le plaisir de vous recevoir ! ». J'entends encore cette phrase prononcée avec amitié, résonner dans ma tête. J'étais ému et, pour la première fois de la journée, j'ai bafouillé une réponse totalement incompréhensible. Ce soir-là, un beau trois mâts quittait le port. Je m'imaginai partir avec ma Marguerite pour le cap de Bonne-Espérance !

- Mais vous êtes parti avec moi... votre Marguerite !

Auguste fait mine de ne pas entendre et continue, comme si cela lui faisait du bien de parler ainsi, c'était tellement rare :

- C'est ma logeuse qui a frappé à la porte en me criant : « Un curé vous demande ! ». Je lui ai dit d'entrer. Et là, l'abbé s'est avancé en s'exclamant : « A votre place je n'hésiterais pas, vous n'êtes pas indifférent à Marguerite, certes la dot n'est pas grosse, mais vos émoluments ne vous permettent pas d'espérer mieux, alors foncez mon cher Auguste ! ». Il n'était pas question d'argent, je n'en avais pas ! Mais j'étais rassuré par ces paroles, je l'avais vu s'entretenir discrètement avec votre père avant notre départ. Alors je lui ai dit que je laissais passer un mois, que je retournerais là-bas et demanderais la main de Marguerite. Il m'avait alors rétorqué : « Pourquoi tant de longueur ? ». Respectons les usages, lui avais-je répondu.

Marguerite écoute attentivement. La séparation d'avec son fils lui fait beaucoup de bien. Auguste parle de toutes ces choses qu'il ne lui avait jamais dites. Elle ne le dérange pas, il

continue, si son âme peut s'apaiser cela ne peut lui faire que du bien :

- Savez-vous que le mois a passé trop lentement pour moi, ma petite Marguerite. Et puis un dimanche, je reviens chez vous, et je suis là dans le petit cabinet de votre père, son endroit privilégié, là où il se retire souvent pour être tranquille et au calme, prétextant des comptes à faire. Il me reçoit avec beaucoup de civilités et même beaucoup de mondanités. Alors je sors de ma poche les gants blancs que j'avais préparés soigneusement, les enfle et lui fais cette déclaration : « Monsieur, si je suis ici aujourd'hui, c'est pour vous demander la main de votre fille, l'abbé a pu me confirmer les sentiments que nous éprouvons l'un pour l'autre, j'espère que ma demande sera reçue favorablement ».

Auguste s'arrête un court instant. Doit-il continuer à dire ce qu'il cache au plus profond de son cœur ? La voix d'Edouard résonne dans sa tête, comment oublier ? Jamais, non jamais il n'avouera, il vivra avec :

- Ma chère Marguerite, la réponse de votre père ne se fit pas attendre, voilà ce qu'il m'a dit : « Monsieur, je vois que vous faites les choses de la manière la plus délicate qui soit, vos gants blancs en sont la preuve, je vous accorde la main de ma fille, je la fais venir ici même immédiatement ». Et joignant le geste à la parole, il entrouvre la porte qui donne sur le couloir et appelle d'une voix puissante...

- Il suffit, mon ami, arrêtez-vous ! Marguerite s'est levée d'un geste brusque, le ton est sec. Stoppez, s'il vous plait ! La suite ne m'intéresse pas, j'aurais dû interrompre bien plus tôt cette conversation inutile qui nous fait du mal, à tous les deux.

- Je voulais que vous sachiez ce qui s'est exactement passé, excusez-moi si je vous ai fait mal. Vous avez raison, Marguerite, ce passé est derrière nous. Oublions tout, oublions ceux qui ne sont plus là. Vous savez, dans ma famille, on a pris l'habitude de ne jamais parler des morts...

- Raison de plus, pour arrêter de ressasser ces souvenirs... si on pouvait connaître son destin ! Non, que dis-je, nous nous serions jamais connus !

- Pourquoi dites-vous cela ?

- J'ai l'intime conviction que l'abbé ne vous aurait pas convaincu et le Poitou ne serait pas une région chère à votre cœur.

Auguste reste muet, la tête dans ses rêves... ou ses cauchemars. Après quelques instants de silence pendant lequel Marguerite n'ose esquisser le moindre pas, suspendue à ses lèvres attendant une réponse à la question qu'elle se pose depuis quinze ans, il se lève, pointe l'index en l'air et dit :

- Allons chercher mes petits, ils me manquent déjà...
